

Catastrophes

Du même auteur

Les Figures paysagères de la nation
Territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècle)
Éditions de l'EHESS, 2004

Histoire de l'Europe urbaine
Vol. II. *De l'Ancien Régime à nos jours*
Sous la direction de Jean-Luc Pinol
Éditions du Seuil, 2003

Histoire de l'environnement européen
En collaboration avec Robert Delort, préface de Jacques Le Goff
Presses universitaires de France, 2001

FRANÇOIS WALTER

Catastrophes

Une histoire culturelle

XVI^e-XXI^e siècle

ÉDITIONS DU SEUIL

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-096039-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Le catastrophisme est à la mode. Depuis que Georges Cuvier, en 1812, a proposé d'expliquer la formation de la terre par une série de cataclysmes, cette façon de penser était restée une théorie de l'histoire des sciences, plutôt décriée d'ailleurs. Longtemps confinée à la mythologie, l'idée selon laquelle la terre a vécu des catastrophes cosmiques de grande ampleur a connu, depuis peu, un regain d'intérêt. Mais ce n'est pas le domaine des sciences de la terre qui va nous intéresser ici. Plus étonnante, en effet, la faveur du terme dans un contexte culturel et idéologique, quand le catastrophisme propose de s'en tenir à un scénario du pire face à l'avenir. Certes, l'emploi du mot en politique remonte déjà au XIX^e siècle, en particulier dans certains cercles socialistes convaincus que le système de la société bourgeoise allait bientôt s'effondrer. Néanmoins, ce n'est guère avant les années 1970 que l'on observe le transfert de l'expression dans le champ des sciences sociales. Avec sa critique radicale de la société technologique en déficit éthique, le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993) a largement contribué à fonder les réflexions de nombreux courants qui relèvent de ce qu'on appelle aujourd'hui l'écologie politique¹.

Au départ, cette idéologie est associée à la prise de conscience du risque d'un « hiver nucléaire », lié à l'usage de l'arme atomique. Cette dernière expression a probablement été popularisée par l'étude américaine « TTAPS » (initiales de ses auteurs), publiée

1. JONAS Hans, *Das Prinzip Verantwortung : Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Frankfurt a. M., 1979.

en 1983. Au travers de modèles suffisamment élaborés pour emporter l'adhésion, elle suggérait que les poussières diffusées dans la stratosphère par une série d'explosions nucléaires auraient pour effet de filtrer le rayonnement solaire au point d'entraîner une chute des températures qui pourrait réduire à néant la vie des plantes sur terre². Désormais, le catastrophisme a partie liée avec l'écologie et la menace de catastrophes entraînées par l'action irresponsable des sociétés développées.

La perspective de ce livre est de donner une profondeur historique à ces peurs contemporaines. La contextualisation n'est-elle pas le moyen d'explication utilisé par les historiens ? On peut ainsi trouver tout un faisceau de raisons qui donnent une cohérence aux inquiétudes présentes. Dans le passé aussi, au-delà des mots qui datent et en se gardant de reporter dans d'autres temps des concepts souvent anachroniques, on rencontre des sociétés inquiètes. Toutes s'efforcent de donner un nom et de formaliser les sourdes menaces qu'elles sentent peser sur elles. Pourquoi ne pas essayer de faire le récit de cette longue succession d'incertitudes ? Pourquoi ne pas évoquer cette mise en textes et en images qui constitue une histoire culturelle de la perception des risques ?

Une perspective d'histoire culturelle

À lire les nombreux travaux qui balisent ce vaste champ, le chercheur sera interpellé par une constante. En effet, la plupart des auteurs dessinent une ligne de partage entre le traitement irrationnel des désastres caractéristique des sociétés anciennes et une gestion mesurée et scientifique dévolue aux sociétés modernes. La présence ou non de références religieuses en assurerait la délimitation. Celles-ci sont en général mentionnées pour prouver que l'on appartient à la deuxième période, tant on les considère comme des traits d'archaïsme définitivement terrassés par la

2. TURCO R.P., TOON O.B., ACKERMAN T.P., POLLACK J.-B. & SAGAN C., « Nuclear winter : global consequences of multiple nuclear explosions », *Science*, 222 (1983), p. 1283-1292.

recherche. « Jusqu’au XIX^e siècle, lit-on dans une publication récente, les catastrophes naturelles furent interprétées par les deux confessions religieuses comme des “exhortations aux actes” de la part de Dieu [...]. Les théologiens commentaient ces catastrophes, passages bibliques à l’appui, et tentaient de trouver une cause vraisemblable à la colère de Dieu³. » Jusqu’au XVII^e siècle, nous dit encore cet auteur, même les couches sociales supérieures des savants pouvaient admettre que la catastrophe est un avertissement divin, Dieu fixant le cadre dans lequel les hommes peuvent évoluer sans provoquer sa colère. De telles conceptions auraient commencé à vaciller avec le siècle des Lumières, reléguées dans la catégorie des « modèles explicatifs dépassés » avec des réapparitions résiduelles à certaines occasions⁴. Les explications religieuses se maintiendraient partiellement parmi les populations rurales jusqu’au XX^e siècle, alors que les élites urbaines auraient basculé dès le XVIII^e siècle du côté d’un nouveau paradigme, résolument naturaliste.

Décriée par les chercheurs, la lecture « traditionnelle » de la catastrophe est d’habitude tout juste évoquée en quelques lignes, en général ironiques⁵. « En ces temps reculés, toute démarche

3. C’est l’opinion de PFISTER Christian, « Surmonter les catastrophes naturelles : les stratégies de 1500 à nos jours », in PFISTER Christian [éd.], *Le Jour d’après. Surmonter les catastrophes naturelles : le cas de la Suisse entre 1500 et 2000*, Bern, Haupt, 2002, p. 209-255. Les citations sont à la page 213-214.

4. PFISTER Christian & BRÄNDLI Daniel, « Rodungen im Gebirge – Überschwemmungen im Vorland : ein Deutungsmuster macht Karriere », in SIEFERLE Rolf Peter & BREUNINGER Helba [Hrsg.], *Natur-Bilder : Wahrnehmungen von Natur und Umwelt in der Geschichte*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 1999, p. 297-323 (les citations sont à la page 299-300). Parmi les apparitions résiduelles des conceptions religieuses, ces auteurs signalent 1834 et 1910 dans le contexte helvétique. La thèse du remplacement graduel des explications religieuses des catastrophes par des causes naturelles est bien illustrée aussi par les diverses études de MASSARD-GUILBAUD Geneviève, PLATT Harold L. & SCHOTT Dieter [ed.], *Cities and Catastrophes. Villes et catastrophes : réactions face à l’urgence dans l’histoire européenne*, Frankfurt a. M., Berlin, Bern, Peter Lang, 2002. Toutefois, G. Massard se rend bien compte de la difficulté en remarquant : « In modern times, religious interpretations of catastrophes have all but vanished » (*ibid.*, p. 22).

5. Un bon exemple chez TOBRINER Stephen, « Safety and reconstruction of Noto after the sicilian earthquake of 1693 – the Eighteenth-Century context », in JOHNS Alessa, *Dreadful Visitations : Confronting Natural Catastrophe in the Age of Enlightenment*, New York & London, Routledge, 1999, p. 49-77.

rationnelle est suspecte aux religieux qui détiennent aussi le pouvoir politique », affirme sans nuance un spécialiste récent, au gré d'un paragraphe intitulé « Brève histoire des risques et des catastrophes⁶ ». Dans un ouvrage considéré comme une bonne introduction à l'histoire des mentalités sous l'Ancien Régime, R. Muchembled ne consacre que quelques lignes à la question en reproduisant le code interprétatif usuel⁷. D'autres auteurs peuvent même se permettre d'ignorer tout simplement le problème⁸, allant jusqu'à s'en féliciter : « Toute transcendance est abolie grâce aux immenses progrès des sciences de la nature et des potentialités exponentielles de la technique qu'elles rendent possibles. Que Dieu puisse punir est une croyance qui subsiste parmi des populations retardées des forêts des continents lointains ou parmi les arriérés des banlieues multiculturelles dans les grandes métropoles. Aucun de nos contemporains sérieux ne s'y

6. DAUPHINÉ André, *Risques et catastrophes : observer, spatialiser, comprendre, gérer*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 41. Une autre manière d'évacuer le problème consiste à le confiner dans un passé lointain. Ainsi le chapitre « Séismes et religion » d'un ouvrage rédigé par une historienne de la sismologie et un physicien ne comporte que des exemples médiévaux. Voir GUIDOBONI Emanuela & POIRIER Jean-Paul, *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 147-161.

7. MUCHEMBLED Robert, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Flammarion, 1978, p. 35 : « Tous les historiens ont également insisté sur la peur causée par les événements exceptionnels : grand vent, inondations, gel exceptionnel, tremblement de terre, comètes, etc. Car chacun de ces cas est un prodige, un monstre au sens de l'époque, c'est-à-dire une rupture de l'ordre naturel des choses. Ordre naturel, ou plutôt ordre divin, la "nature" désignant alors l'harmonie de la Création. Toute catastrophe ne peut donc être qu'une manifestation diabolique ou qu'un avertissement donné aux hommes par le Tout-Puissant. Généralement, pense-t-on, s'exprime de cette manière la colère divine. » C'est dire que le pionnier en langue française de l'histoire des catastrophes qu'est Serge Briffaud avait raison de penser que l'étude des catastrophes naturelles allait permettre de « reconsidérer les fondements d'une histoire des représentations et des mentalités dont on a trop souvent limité le champ d'action aux rythmes lents de la longue durée historique », parce que l'histoire des catastrophes permet de saisir un « phénomène d'interface » et le « dialogue entre un système social et un écosystème » [voir BRIFFAUD Serge, « Vers une nouvelle histoire des catastrophes », *Sources. Travaux historiques*, 33 (1993), p. 3-5].

8. Cas de LUMINATI Michele, *Erdbeben in Noto : Krisen – und Katastrophenbewältigung im Barockzeitalter*, Diss. Zürich, Zürich, 1995.

laisserait piéger⁹. » Et que dire de la médiatisation de positions simplistes portées par la curiosité du public à l'égard de tout ce qui touche aux catastrophes naturelles ? « Frappés par les forces primitives de la nature. Au secours, la montagne ! » ou encore « La gestion des risques : entre spiritualité et technique » pour citer les titres d'une exposition récente ! Les slogans permettent aux spécialistes de ces questions de se démarquer des hommes du passé, considérés comme « désarmés » face aux catastrophes et qui se contenteraient d'implorer la protection de Dieu « en recourant à des rituels magiques ». En revanche, les sociétés contemporaines, fortes des « progrès de la technique et des moyens mécaniques », ont inventé la « gestion intégrale du risque ». Dès lors, il convient de rassurer nos contemporains : « L'idée selon laquelle nous serions frappés par les forces primitives de la nature représente un pur animisme ! » Sous-entendu, aucune société avancée ne peut s'y reconnaître¹⁰.

Les sociologues se sont déjà mobilisés pour résister au discrédit qui frappe d'une « valence négative » ce que d'aucuns considèrent comme une « culture du désastre¹¹ ». D'autres ont proposé de prendre sérieusement en compte les interférences que les archétypes, les fantasmes et les images font peser sur l'estimation des risques¹². Quoi qu'il en soit, il convient de réagir à toute forme d'infantilisation généralisée des sociétés du passé. Au lieu de la partition traditionnelle qui met en évidence deux grands paradigmes successifs, l'un interprétant la catastrophe comme

9. BUBNER Rüdiger, « Katastrophen und Katastrophenbewusstsein », in BECKER Horst Dieter, DOMRES Bernd & FINCK Diana von [Hrsg.], *Katastrophe : Trauma oder Erneuerung ?*, Tübingen, Attempto Verlag, 2001, p. 45-46.

10. Les citations qui précèdent sont empruntées à la présentation des expositions organisées autour du bicentenaire de la catastrophe de Goldau en Suisse (1806), l'une des plus dramatiques de l'histoire contemporaine des Alpes. Voir *Musée suisse : Magazine des Musées nationaux suisses*, n° 2, 2006, p. 4.

11. Gaëlle Clavandier a récemment souligné l'importance de l'imaginaire et de l'émotionnel dans la gestion des risques et des catastrophes. Voir CLAVANDIER Gaëlle, *La Mort collective : pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004, p. 89.

12. C'est le projet du recueil de PERARD Jocelyne & PERROT Maryvonne [sous la dir. de], *L'Homme et l'environnement : histoire des grandes peurs et géographie des catastrophes*, Dijon, Université de Bourgogne, 2003.

un phénomène surnaturel et exogène, l'autre la présentant comme un phénomène, objet de connaissance scientifique et endogène¹³, nous préférons l'hypothèse du religieux et du symbolique comme schéma d'explication globale de longue durée dont le champ d'expérimentation dépasse de loin l'âge dit des Lumières, durant lequel la désacralisation du monde a semblé définitivement reléguer dans le passé l'horizon de validation de ce mode d'intelligibilité. Il est réducteur d'opposer la raison à la superstition et de se contenter d'admettre que « la réaction irrationnelle » peut resurgir « lors d'une situation de crise »¹⁴. À vrai dire, le *topos* ontologique de la modernité ne se substitue pas simplement à un modèle antérieur de lecture. Il va jusqu'à se superposer à lui, multipliant ainsi les hypothèses qui sont autant de ressources à disposition des sociétés confrontées à la nécessité de comprendre et d'expliquer le monde. Pas forcément perçues comme antagonistes, les lectures rationnelles et religieuses cohabitent dans la longue durée du XVI^e au XX^e siècle¹⁵. De nombreux travaux, menés notamment par des historiens du religieux, ont contribué à revaloriser la pertinence heuristique d'un tel dispositif¹⁶. Pour plusieurs d'entre eux, les crises et les catastrophes sont avant tout des indicateurs pour une compréhension du monde. C'est à travers ce type d'événements que peuvent s'appréhender concrètement

13. Cette classification emprunte à la terminologie de DAUPHINÉ André, *op. cit.*

14. C'est ce que suggère QUENET Grégory, *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. La naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 70. Cet auteur qui remet en général en question les paradigmes simplificateurs a de la peine à s'en départir lorsqu'il s'agit d'expliquer la permanence des références religieuses.

15. Sur la lecture religieuse comme modèle explicatif global, voir JAKUBOWSKI-TIessen Manfred, « Mythos und Erinnerung : einige kommentierende Anmerkungen über Städte aus Trümmern », in RANFT Andreas & SELZER Stephan [Hrsg.], *Städte aus Trümmern : Katastrophenbewältigung zwischen Antike und Moderne*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004, p. 274-286, en particulier p. 277-278.

16. On se référera surtout à JAKUBOWSKI-TIessen Manfred & LEHMANN Hartmut [Hrsg.], *Um Himmels Willen : Religion in Katastrophenzeiten*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003. On relira aussi l'article pionnier de H. Lehmann sur ce thème. Voir LEHMANN Hartmut, « Frömmigkeitsgeschichtliche Auswirkungen der "Kleinen Eiszeit" », in SCHIEDER Wolfgang [Hrsg.], *Volksreligiosität in der modernen Sozialgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, p. 31-50. Voir aussi la brillante mise au point de CABANTOUS Alain, *Entre fêtes et clochers : profane et sacré dans l'Europe moderne, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2002.

les réactions différenciées des catégories d'acteurs concernés, leurs représentations de l'extériorité et le sens qu'ils attribuent aux aléas de la vie¹⁷. En ce sens, il y a un enrichissement progressif des significations conférées aux événements naturels. La légitimité de l'interprétation devient un enjeu, une occasion de rivalités entre ceux qui détiennent l'autorité de produire le discours théologique, scientifique, gestionnaire ou simplement narratif.

Une telle démarche s'accorde avec le projet déjà ancien de théorie culturelle du risque proposée par Mary Douglas (1921-2007). Durant les années 1980, cette anthropologue britannique s'est efforcée de faire passer l'idée que le risque, loin de se réduire à une théorie du choix rationnel, ne pouvait se comprendre que par référence au monde réel et à sa perception au travers de ce qu'elle appelle des biais culturels et sociaux¹⁸. L'homme n'est pas simplement occupé à la saisie empirique du monde (par la connaissance scientifique et le savoir technique) ; il mobilise sans cesse des références morales et culturelles. Cela implique que tout individu opère une sélection parmi les risques : il en craint certains et en ignore d'autres, en fonction de sa position sociale et de son système de valeurs. Une analyse de type anthropologique permet à Mary Douglas de dépasser l'interprétation traditionnelle qui assure que, pendant des générations, l'humanité a été dominée par la superstition et par la peur des forces surnaturelles, les sociétés de la modernité monopolisant, quant à elles, le privilège de percevoir la nature de manière neutre et objective. Ne nous en déplaise, souligne l'auteur, la conception de la nature des sociétés anciennes n'est pas totalement différente de la nôtre, en ce sens que toutes les deux sont des constructions sociales. Si les sociétés anciennes s'efforcent de mettre en relation les catastrophes naturelles et différentes formes de transgression, les sociétés modernes, de leur côté,

17. Proposition de recherche faite par LEHMANN Hartmut, « Säkularisierung, Dechristianisierung, Rechristianisierung im neuzeitlichen Europa », in LEHMANN Hartmut [Hrsg.], *Säkularisierung, Dechristianisierung, Rechristianisierung im neuzeitlichen Europa : Bilanz und Perspektiven der Forschung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 320.

18. DOUGLAS Mary, *Risk Acceptability According to the Social Sciences*, London, Routledge & Kegan Paul, 1986.

opèrent des processus de sélection des risques. Et si la catastrophe survient, ce n'est plus un égarement moral mais une erreur de jugement ou les contingences de l'existence qui sont incriminées. La différence est formelle comme en témoigne cette remarque péremptoire de l'anthropologue : « Prétendre qu'il n'y a aucun jugement moral impliqué par l'identification de ce que sont les dangers les plus menaçants est équivalent au consensus tribal qui attribue une influence punitive aux saisons et aux étoiles¹⁹ ! »

Ce livre a l'ambition d'offrir une histoire culturelle des catastrophes et des risques, la société occidentale ayant mis consciencieusement en images les premières et en textes les seconds. En ces temps où l'histoire culturelle semble très en vogue, il convient toutefois de préciser d'où l'on parle. Selon une acception largement admise, ce domaine de l'histoire s'intéresse à toutes les formes de représentations collectives, à la manière dont les sociétés représentent et se représentent l'extériorité symboliquement par des valeurs, spirituellement par des systèmes de croyances, intellectuellement par des constructions d'idées et pragmatiquement à travers des techniques, en mobilisant des images ou des textes (pratiques discursives) ou d'autres moyens (des pratiques non discursives). Quelles sont donc ces représentations plurielles ? Quel peut en être l'usage social ? Quels acteurs sont engagés dans leur promotion ? Pourquoi la notion de risque, venue de la navigation et du jeu, peut-elle aujourd'hui s'appliquer à des comportements aussi divers qu'implanter sa maison sur les flancs d'un volcan, avoir des rapports sexuels non protégés ou manger du poulet ? Cette approche se distingue de l'histoire des cultures du risque, par quoi l'on entend plutôt l'ensemble des savoirs et des perceptions requis par des pratiques de gestion des risques (de la prémunition des catastrophes jusqu'à la reconstruction)²⁰.

19. DOUGLAS Mary & WILDAVSKY Aaron, *Risk and Culture : An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1982, p. 30. L'illustration de la page de couverture est très révélatrice : elle juxtapose un masque totémique avec un autre visage recouvert d'un masque de protection contre les radiations.

20. L'histoire culturelle des risques est illustrée notamment par COLLAS-HEDELAND Emmanuelle [et al.], *Pour une histoire culturelle du risque : genèse, évo-*

C'est pourquoi ce livre n'a aucune prétention à faire l'histoire de la gestion des risques et des catastrophes sur laquelle il existe une vaste littérature. Il ne peut pas non plus couvrir l'ensemble des questions posées par une « culture des risques », à savoir les perceptions, les savoirs et les comportements de la société occidentale face aux risques environnementaux et les différenciations sociales et territoriales qui caractérisent leur actualisation²¹. Son ambition est plus mesurée et il convient d'en fixer les limites.

Un désir de catastrophe

En cours de démonstration, on s'apercevra que le terme de risque va prendre une part de plus en plus grande²². Pour le moment, cette introduction parle avant tout de la catastrophe comme la réalisation concrète et dommageable d'un risque potentiel. Très souvent aussi, la catastrophe révèle le risque au point que Meschinnet de Richemond a raison d'écrire que le risque s'appréhende dans l'histoire par le biais des événements catastrophiques²³. Par ailleurs, si notre sensibilité contemporaine nous porte à privilégier la notion de risque, les sociétés du passé, elles, pensent avant tout à tirer parti de leur expérience des catastrophes. Ce

lution, actualité du concept dans les sociétés occidentales, Strasbourg, Éditions Histoire et anthropologie, 2004. Une bonne partie des études rassemblées dans ce volume sont consacrées à l'analyse du concept de risque, à son apparition et à son évolution dans la langue et la pensée occidentales. Voir aussi WALTER François, « Pour une histoire culturelle des risques naturels », in WALTER François, FANTINI Bernardino & DELVAUX Pascal [sous la dir. de], *Les Cultures du risque (XVI^e-XXI^e siècle)*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2006, p. 1-28. Ce dernier ouvrage rend compte également de nombreuses pratiques afférentes à la culture du risque d'une société donnée à une époque donnée. Voir un bon exemple pour la première moitié du XIX^e siècle avec IACHELLO Enrico, *La politica delle calamità : terremoto e colera nella Sicilia borbonica*, Catania, Giuseppe Maimone, 2000.

21. Champ de recherche défini notamment par GLATRON Sandrine, « Culture des risques », in MORINIAUX Vincent [ouvrage coordonné par], *Les Risques*, Nantes, Éditions du Temps, 2003, p. 71-87.

22. Voir l'explication du mot et l'histoire du concept au début du chapitre VI.

23. MESCHINET DE RICHEMOND Nancy, « Statut et perception des catastrophes passées : vers une histoire des risques naturels », *ibid.*, p. 138-156.

déplacement de focale est l'une des entrées possibles dans la problématique : la société du risque, la nôtre, aurait succédé à la société de la catastrophe. On le verra, cet enchaînement linéaire ne peut guère épuiser la complexité. Mais l'un des objets de la recherche est bien de situer l'émergence de la problématique du risque, mieux, de rendre compte des changements dans les seuils d'acceptation du danger (réel ou potentiel), des glissements dans la perception avec des hiérarchies différentielles de ce qui reste acceptable, des chevauchements des régimes d'historicité qui autrefois privilégiaient l'expérience vécue et qui aujourd'hui valorisent l'anticipation calculée.

Compte tenu des remarques initiales, le champ sémantique peut sembler se circonscrire aux catastrophes dites naturelles. Pourtant les choses sont plus compliquées. Rappelons d'abord qu'il n'existe pas de catastrophe en soi, comme telle. À ce propos, on aime à citer une petite phrase de l'écrivain suisse Max Frisch : « Des catastrophes, seul l'homme peut y être confronté, dès le moment qu'il les expérimente. La Nature, elle, ne connaît pas de catastrophes²⁴. » À raison, la langue anglaise privilégie l'emploi de l'expression *natural hazards*, qui, contrairement au terme générique de catastrophe, renvoie plus explicitement à une perspective d'histoire naturelle²⁵. La langue de Shakespeare distingue fort habilement *risk* de *hazard*. Ce dernier est la menace potentielle qui pèse sur les sociétés humaines alors que le risque est la probabilité d'une occurrence d'un *hazard*. Si l'on traverse l'océan sur un navire ou sur une barque, le *hazard* de mourir noyé est le même dans les deux cas mais le risque (c'est-à-dire la probabilité que cela arrive) est nettement plus grand dans le second. Si cela se produit, on parle alors de *disaster* (catastrophe), soit d'une actualisation du *hazard*²⁶. Le concept cor-

24. FRISCH Max, *Der Mensch erscheint im Holozän : eine Erzählung*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1979, p. 103.

25. Pour clarifier le vocabulaire, voir ALEXANDER David, *Confronting Catastrophe : New Perspectives on Natural Disasters*, Oxford, University Press, 2000, spécialement p. 4-22.

26. Distinctions faites dans un manuel devenu un classique du genre et sans cesse réédité depuis 1992 : SMITH Keith, *Environmental Hazards : Assessing Risk and Reducing Disaster*, London & New York, Routledge, 1992, p. 6.

respond donc à ce que le français désigne par dangers ou aléas (événements imprévisibles) de la nature ; il suppose une approche en termes d'interactions entre l'environnement et les sociétés humaines²⁷. Il existe des aléas naturels d'une part et une vulnérabilité des sociétés d'autre part qui, dans certaines circonstances, interagissent et se transforment en catastrophe. C'est pourquoi la recherche actuelle distingue cinq caractéristiques dans ce type d'étude :

1) la catastrophe elle-même (*disaster*) toujours indexée sur ce qu'en subissent les hommes ;

2) les dangers naturels (*hazards*) comme l'éruption volcanique ou le séisme ;

3) la vulnérabilité sociale, économique, physique, psychologique (*vulnerability*), à savoir les spécificités du groupe social et du contexte qui déterminent la capacité à anticiper, à réagir, à résister et à se remettre de l'actualisation potentielle d'un aléa ;

4) la résilience (*resilience*), soit les mécanismes et les ressources techniques qui permettent de se confronter à la catastrophe ou, autrement dit, la capacité du système à retrouver son état d'équilibre antérieur ;

5) les ressources culturelles (*culture*) qui définissent le mode de perception et l'attribution de sens à la catastrophe²⁸.

À l'origine, le mot « catastrophe » appartient au registre sémantique du théâtre dramatique pour désigner une fin d'intrigue

27. L'allemand a la même difficulté que le français pour traduire *hazard*. On parle de *Naturgefahren*. Parmi les manuels les plus utilisés en allemand, voir GEIPEL Robert, *Naturrisiken : Katastrophenbewältigung im sozialen Umfeld*, Darmsstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992.

28. Suivant la proposition d'ouverture du manuel de WISNER Ben, BLAIKIE Piers, CANNON Terry & DAVIS Ian, *At Risk : Natural Hazards, People's Vulnerability and Disasters*, London & New York, Routledge, 2004, p. XI-XIII. Les auteurs illustrent cette proposition méthodologique par *La Grande Vague* de Katsushika Hokusai (1830). Les cinq éléments de la problématique sont en effet présents dans cette œuvre de l'artiste japonais. La littérature de langue anglaise utilise fréquemment aussi le terme de *Xevent* (contraction d'*extreme event*) pour désigner les catastrophes aussi bien naturelles que d'origine anthropique ou sociale. Voir par exemple ALBEVERIO Sergio, JENTSCH Volker & KANTZ Holger [ed.], *Extreme Events in Nature and Society*, Berlin, Springer, 2006.

funeste²⁹. C'est Rabelais qui l'a introduit en langue française. À quatre reprises dans *Le Quart Livre* (1552), son emploi évoque une issue plutôt chagrine. Ainsi, quand les comètes apparaissent au moment de la mort d'un grand personnage, c'est pour signifier que la pièce dont il est un acteur sur la scène de théâtre du monde va s'achever, « car la fin et catastrophe de la comédie est proche³⁰ ». Commode pour nous, le terme est donc anachronique, du moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle où il prend son acception plus générale et sa connotation franchement négative et pessimiste. En effet, les dictionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles ne reconnaissent pas un sens autre que celui du contexte théâtral, malgré l'usage qu'en fait Montesquieu (1688-1755) dans ses *Lettres persanes* publiées en 1721. La singularité badine de la découverte de l'Europe par Usbek et Rhedi autorise les innovations sémantiques. À la lettre CXII, l'un des Persans prend conscience du lent dépeuplement de la terre qu'il qualifie de « la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée », ce à quoi son compère renchérit à la lettre CXIII en évoquant les causes susceptibles d'affecter le nombre des hommes : « Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulières si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes et des royaumes entiers³¹. » Et d'évoquer la peste, la syphilis et le Déluge ! Plus tard, Voltaire utilise le terme dans sa double acception. À l'article « change-

29. On peut se demander s'il n'y a pas un pessimisme foncier de la société occidentale à avoir forgé sur la racine grecque uniquement un terme qui envisage un enchaînement négatif. Pourquoi est-ce que le mot « anastrophe » qui renverrait à un processus tendant à une fin heureuse n'existe pas ? C'est la question que pose CLAESSENS Dieter, « Katastrophen und Anastrophen », in DOMBROWSKY Wolf R. & PASERO Ursula [Hrsg.], *Wissenschaft, Literatur, Katastrophe : Festschrift zum sechzigsten Geburtstag von Lars Clausen*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1995, p. 66-73.

30. RABELAIS François, *Gargantua, Pantagruel, Le Tiers Livre, Le Quart Livre, Le Cinquième Livre*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1958. Une occurrence dans l'épître liminaire ; d'autres au chapitre XXVII avec le passage de la comète et à la fin du chapitre XLVII ; une dernière au début du chapitre LIV, quand frère Jean et Panurge observent « cette fâcheuse catastrophe », Homenas, évêque de Papimanie, se mettant à pleurer (p. 703). Voir aussi BERRY Alice Fiola, *The Charm of Catastrophe : a Study of Rabelais's Quart Livre*, Chapel Hill, NC, UNC Dept. of Romance Languages, 2000 (North Carolina studies in the Romance languages and literatures, 267).

31. MONTESQUIEU, *Lettres persanes* [1721], Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 180.

ments dans le globe » du *Dictionnaire philosophique*, catastrophe renvoie à des destructions cataclysmiques, synonymes de « révolution » au sens géologique³². L'entrée « catastrophe » de l'*Encyclopédie* s'en tient à l'usage commun du registre de l'art dramatique mais d'autres articles (« déluge », « Lisbonne », « tremblemens de terre ») recourent au sens d'événement naturel destructeur et tragique³³. Et pourtant, il faut attendre le *Dictionnaire de la langue française* (1863-1873) d'Émile Littré pour que soit accrédité définitivement le nouveau sens plus général de « grand malheur, fin déplorable ». Le *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse (publié entre 1863 et 1876) en fait un synonyme de calamité. Si *Brockhaus* signale pour la première fois au milieu du XIX^e siècle qu'un événement naturel peut être considéré comme une catastrophe, la plupart des usuels de langue allemande s'en tiennent à la définition neutre de changement rapide³⁴.

Sans doute, ponctuellement, l'usage du mot est-il signalé à plusieurs reprises. En 1784, un périodique de langue allemande y recourt pour relater des inondations³⁵. Un almanach de 1800 parle

32. *Dictionnaire philosophique portatif*, Londres [i.e.], Genève, s. n., 1768.

33. Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) explique que la richesse et le « désir de réputation » peuvent amener à des « succès » ou à des « catastrophes de toute espèce » (ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, 1964, p. 189). Il s'agit, dans ce cas, d'une extension à la vie en société du dénouement fatal de la tragédie à la scène. Acception que reprend Louis Pierre Anquetil (1723-1806) lorsqu'il prolonge le titre de son *Précis d'histoire universelle* (publié à la fin du XVIII^e siècle) en « présentant les vicissitudes des nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes ». Rousseau, dans le même écrit (p. 168), évoque de « grandes inondations ou des tremblements de terre » dans le contexte plus général de ce qu'il appelle les « révolutions du Globe ».

34. GROH Dieter e.a. [Hrsg.], *Naturkatastrophen : Beiträge zu ihrer Deutung, Wahrnehmung und Darstellung in Text und Bild von der Antike bis ins 20. Jahrhundert*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2003, p. 11-33 (cité dans l'introduction p. 16). Il s'agit de l'œuvre de NOWACK Joseph Friedrich, *Über rechtzeitige Warnungen vor Naturkatastrophen : eine Erdbeben-theorie*, Wien, 1905. On fait également observer que Jean Paul dans son *Vorschule der Ästhetik* a parlé quant à lui de *Katastrophe der Natur* !

35. Il s'agit du *Zürcher Zeitung* n° 39 du 15 mai 1784. Cette occurrence est signalée par POLIWODA Guido N., *Aus Katastrophen Lernen : Sachsen im Kampf gegen die Fluten der Elbe 1784 bis 1845*, Köln, Böhlau, 2007, p. 30.

de « catastrophes » occasionnées par les avalanches³⁶. Plus généralement, au XIX^e siècle, le terme appartient encore au vocabulaire de la géologie qui accorde crédit à la théorie dite du catastrophisme pour laquelle les changements survenus à la surface de la terre s'expliqueraient par de soudains cataclysmes. Ce n'est guère avant le XX^e siècle que l'on voit se généraliser dans le public son emploi au sens de « catastrophe naturelle ». Cette adaptation de la langue se vérifie en français où, au XIX^e siècle, on continue à utiliser volontiers le terme de « révolutions » à la surface du globe, familier aux naturalistes. L'extension à d'autres domaines est tardive. Par exemple, dans la littérature médicale, le concept de catastrophe sanitaire n'existe pas en tant que tel avant les années 1960 et trouve un usage spécifique très récent dans la « médecine des catastrophes³⁷ ».

Une comparaison du vocabulaire utilisé lors des inondations de 1856 et de 1993-1994 dans le bas Rhône illustre cette évolution. Les termes les plus mobilisés au milieu du XIX^e siècle sont « désastre » (32 occurrences), « sinistre » (17 occurrences), « fléau » (11 occurrences), « calamité » (8 occurrences), le mot « catastrophe » apparaissant 2 fois seulement. En revanche, à la fin du XX^e siècle, il est question de « catastrophe » à 22 reprises alors que « désastre », « fléau », « calamité » ont entièrement disparu du vocabulaire et que « sinistre » a deux mentions sans compter l'emploi de « sinistrés » qui a relayé le sens ancien de « victimes » (mot réservé aujourd'hui aux blessés et aux morts). En revanche, le XX^e siècle fait grand usage du mot « risque » (33 occurrences contre 1 seule en 1856) et recourt également à « sécurité » (16 contre 1) et à « protection » (22 contre aucune occurrence)³⁸. Le renouvellement sémantique correspond bien au

36. *Étrennes helvétiques*, n° XVIII, 1800, p. 40 [le texte a été imprimé en 1799].

37. KNOBLOCH Jürgen, « Wird es in der Zukunft noch Katastrophen durch Epidemien und gefährliche Krankheitserreger geben ? », in BECKER Horst Dieter, *op. cit.*, p. 121-135.

38. Selon l'étude d'ALLARD Paul, « La presse et les inondations dans la région du bas Rhône en 1840 et 1856 », in FAVIER René & GRANET-ABISSET Anne-Marie [sous la dir. de], *Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité*, Grenoble, Maison des Sciences de l'Homme [MSH]-Alpes, 2005, p. 73-92.

paradigme d'une radicale séparation de l'homme et de la nature, dominant au XIX^e siècle. La nature apparaît alors comme un ensemble de forces et de phénomènes dont la science s'efforce de comprendre les mécanismes, et la technique d'en proposer la maîtrise. D'une certaine manière, on pourrait dire que l'émergence d'une pensée de la catastrophe naît du divorce entre l'homme et la nature caractéristique de la modernité, un peu à la façon dont le philosophe allemand Joachim Ritter a expliqué l'émergence d'un sentiment esthétique de la nature comme paysage³⁹.

L'assimilation de la catastrophe à la calamité naturelle s'impose impérieusement aux consciences occidentales. Très concrètement, le nombre d'événements semble augmenter depuis le XIX^e siècle et les suites matérielles en sont de plus en plus dévastatrices⁴⁰. Ce serait l'une des conséquences des activités agressives des sociétés, qui gommant l'aspect d'aléa imprévisible pour transformer la catastrophe en événement provoqué par l'impéritie humaine. Autrement dit, une calamité naturelle est au préalable potentiellement catastrophique seulement, puisque ce sont avant tout ses caractéristiques anthropiques qui lui confèrent ce statut. Elle est perçue comme telle uniquement par les répercussions qu'elle entraîne pour le fonctionnement des sociétés humaines⁴¹.

Depuis les années 1970-1980, l'anthropologie, qui s'intéresse en priorité à la structuration des expériences de la catastrophe, a fait de la vulnérabilité une notion centrale. C'est parce que les facteurs

39. Voir RITTER Joachim, *Paysage : fonction de l'esthétique dans la société moderne*, Besançon, Éditions de l'Imprimeur, 1997, notamment p. 79 (l'article original en allemand date de 1963).

40. C'est la thèse de WIJKMAN Anders & TIMBERLAKE Lloyd, *Die Rache der Schöpfung. Naturkatastrophen : Verhängnis oder Menschenwerk ?*, München & Zürich, R. Piper, 1986.

41. Sur le concept de catastrophe en histoire, voir QUENET Grégory, « La catastrophe, un objet historique ? », *Hypothèses 1999. Travaux de l'École doctorale d'histoire de l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne*, Paris, 2000, p. 13-20. Et aussi BERLIOZ Jacques & QUENET Grégory, « Les catastrophes : définitions, documentation », in FAVIER René & GRANET-ABISSET Anne-Marie [sous la dir. de], *Histoire et mémoire des risques naturels*, Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, 2000, p. 19-37.

explicatifs résident plus dans la société elle-même que dans les conditions naturelles que l'appréciation du degré de vulnérabilité est devenue l'objet principal de la recherche. Résultant des inégalités économiques et sociales, la vulnérabilité est différentielle, variant selon les sociétés, les périodes historiques, les modes de perception et de représentation de l'événement qualifié de catastrophique⁴². Elle constitue aussi un objet d'histoire. Souvent son approche s'est confinée aux monographies érudites toujours précieuses par leur exploitation des sources locales. De nombreux travaux ont, par ailleurs, investi les phénomènes catastrophiques dans un contexte social large, en insistant sur leur caractère quasi structurel, révélateur de mentalité. On pense notamment aux enquêtes de Jean Delumeau sur la peur et le sentiment de sécurité en Occident dont les calamités naturelles sont l'une des matrices⁴³. L'objectif était de décrypter le rôle de l'Église dans le vaste processus qui donne sens à des angoisses diffuses, contribuant ainsi à rassurer les populations. Et comment ne pas citer l'article fondateur de Lucien Febvre qui, voici un demi-siècle, proposait d'étudier le besoin de sécurité et ses diverses manifestations dans la culture occidentale⁴⁴ ?

Pour certains auteurs, le désir de catastrophe est constitutif de la culture postmoderne à l'instar du devoir de mémoire dont il forme le pendant. L'engagement affectif pour le passé et la sensibilité catastrophiste convergent en pratique⁴⁵. Assurément, le flux mémoriel qui caractérise le régime d'historicité depuis les années 1990 a partie liée avec les grandes catastrophes du xx^e siècle, les guerres, la Shoah, les génocides. À d'autres échelles aussi, la remémo-

42. HOFFMAN Susanna M. & OLIVER-SMITH Anthony [ed.], *Catastrophe & Culture : the Anthropology of Disaster*, Santa Fe, School of American Research Press, 2002, p. 60-62.

43. DELUMEAU Jean, *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles) : une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978 ; DELUMEAU Jean, *Rassurer et protéger : le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.

44. FEBVRE Lucien, « Pour une histoire d'un sentiment : le besoin de sécurité », *Annales ESC*, 11 (1956), n° 2, p. 244-247.

45. C'est le projet du recueil d'articles publié par GRAY Peter & OLIVER Kendrick [ed.], *The Memory of Catastrophe*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2004.

Chapitre XI : La dissémination des peurs	285
1. L'art de la catharsis	286
2. Les nouveaux dangers planétaires	292
3. L'écologie critique comme philosophie	301
Chapitre XII : La montée de l'alarmisme	306
1. Les nouveaux prophètes	309
2. Une chimère récente	314
3. Le néo-catastrophisme	317
4. La spirale des désastres.....	321
Conclusion	333
Annexe : Événements cités dans le texte	343
<i>Bibliographie</i>	348
<i>Index des lieux</i>	369
<i>Index des personnes</i>	374

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2008. N° 96039 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE